Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 12, n°2 | Novembre 2021

Modes d'habiter et sensibilités environnementales émergentes : quels enjeux pour la qualité de vie ?

Bruno Villalba, 2021, *Les Collapsologues et leurs ennemis*, Paris, Le Pommier, 238 pages.

Paul Cary

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/developpementdurable/19472>

DOI : 10.4000/developpementdurable.19472

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Paul Cary, « Bruno Villalba, 2021, *Les Collapsologues et leurs ennemis*, Paris, Le Pommier, 238 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 12, n°2 | Novembre 2021, mis en ligne le 10 novembre 2021, consulté le 11 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/19472> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.19472>

Ce document a été généré automatiquement le 11 novembre 2021.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Bruno Villalba, 2021, *Les Collapsologues et leurs ennemis*, Paris, Le Pommier, 238 pages.

Paul Cary

- 1 Bien connu pour ses travaux pionniers sur l'écologie, Bruno B. Villalba, professeur de science politique, signe un petit ouvrage percutant qui s'inscrit en faux contre les nombreuses critiques adressées aux collapsologues, notamment par des universitaires ayant pignon sur rue (Charbonnier, 2019, Larrère, Larrère, 2020). L'ouvrage, bien structuré et facile à lire, peut être découpé en trois moments, d'inégale importance :

après une introduction posant les définitions essentielles, le cœur de l'ouvrage présente et réfute en partie les critiques adressées aux collapsologues tandis que la fin de l'ouvrage tente d'expliquer les raisons de ce feu critique nourri.

- 2 Dans l'introduction, l'auteur revient sur la définition de la collapsologie comme « *l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder* » (Servigne, Stevens, 2015 : 253) en recensant des auteurs grand public (d'Y. Cochet à F. Vargas) tout comme un certain nombre d'universitaires (D. Bourg, L. Semal, etc.) pouvant s'en revendiquer. Même si « *les filiations théoriques de la collapsologie sont encore à établir solidement* » (p. 15) et si le « courant » de la collapsologie n'est pas unifié, B. Villalba détermine quelques points communs entre les auteurs : accent mis sur les irréversibilités environnementales ; dépassement du dualisme nature/culture ; critique du productivisme et mise en lumière de temps douloureux à venir. Il recense ensuite un certain nombre d'auteurs ayant critiqué les thèses des collapsologues, en soulignant la diversité de leurs disciplines universitaires ou de leurs bords politiques¹. Il dévoile alors l'objet de son ouvrage : présenter ces critiques pour « *comprendre les motivations de ce procès en légitimité qui est fait à la proposition politique de la collapsologie* » (p. 25). Il s'appuie principalement sur des sources écrites (ce qui peut prêter à discussion car la pensée collapsologique passe beaucoup par les réseaux sociaux et internet²) afin de dresser une typologie des principaux reproches qui leur sont adressés.
- 3 Ces critiques sont désormais bien connues – diffusées notamment dans les grands médias ou dans des revues universitaires ou militantes. Le mérite de l'ouvrage est de les classer en trois grands ensembles selon leur registre : « *épistémologique, spirituel et politique* » (p. 27) ; eux-mêmes subdivisés en 10 catégories (irrationalité, illégitimité, minimisation ; psychologisation, religiosité ; incapacitante, réactionnaire, dépolitisée, occidentalocentrée, anthropocentrée). On pourrait discuter des thématiques retenues, certaines tendant à se rejoindre, mais l'auteur réussit largement son pari, même s'il abuse parfois de citations.
- 4 Commençons par la critique épistémologique. Le premier sous-ensemble souligne leur « irrationalité » : par exemple, J.-P. Dupuy (2019), que les auteurs collapsologues citent souvent, considère que ces derniers n'ont pas bien compris son concept de catastrophisme éclairé. Même son de cloche pour C. et R. Larrère (2020) qui soulignent un défaut de rigueur méthodologique, qui serait lié à une tendance de leur part à piocher ici et là des références disparates, qui vont de la biologie à l'écoféminisme. Le second, l'« illégitimité », renvoie autant à leur absence de position scientifique établie, à leur trajectoire militante qu'à la variété de leurs moyens de diffusion. B. Villalba souligne de ce point de vue combien les « vrais » universitaires utilisent les ressources issues de leur champ (au sens de Bourdieu) pour éviter un dialogue sérieux. Enfin, la « minimisation » permet, en mobilisant les incohérences des collapsologues ou en insistant sur des points très précis, d'en « réduire la portée » (p. 61).
- 5 La critique des « ressorts spirituels des collapsologues » se base de son côté sur deux ensembles d'arguments. D'un côté, on reproche à ces auteurs une expression psychologisante et émotionnelle, jouant sur l'impuissance ou le désarroi des lecteurs. Les collapsologues s'improviseraient thérapeutes. De l'autre, l'accusation de religiosité (chapitre 5) renvoie à la dimension eschatologique de la collapsologie ; de façon plus précise, elle ferait des collapsologues les gourous de nouvelles sectes. S'il existe indéniablement une dimension spirituelle dans certains courants de la collapsologie, B.

Villalba souligne, à juste titre l'importance de cette dimension sensible dans la pensée écologique, qu'on se situe du côté de la sensibilité animale (Pelluchon, 2017) ou de la critique du matérialisme (Plumwood, 2015).

- 6 La critique « politique » occupe évidemment la place centrale dans l'ouvrage. La première critique (« incapacitante »), selon laquelle l'annonce de la catastrophe provoquerait de la résignation, n'est, souligne B. Villalba, que l'énième redite d'un débat qui avait notamment accompagné les travaux d'H. Jonas (1979), qui plaidait pour sa part pour une heuristique de la peur³. Malgré ses dénégations, J.-P. Dupuy et son catastrophisme éclairé, n'est guère éloigné des positions des collapsologues, à la nuance près que s'il invite à faire comme si la catastrophe était certaine, les collapsologues, eux, la considèrent de fait inévitable. S'il est peu utile de s'attarder sur la dimension réactionnaire, tant, historiquement, l'écologie a dû la subir, la critique de la dépolitisation est indéniablement celle qui porte le plus. Insuffisante prise en compte des rapports de domination, négation de la responsabilité historique de l'Occident, absence de compréhension de ce qu'est la politique, propositions inconséquentes et, pour finir, rôle d'idiots utiles du capitalisme, voilà, pour résumer les principaux reproches adressés aux collapsologues. Au fond, l'ancrage des collapsologues dans l'action concrète et leur refus de stigmatiser uniquement le capitalisme leur aliènerait la gauche néomarxiste. Néanmoins, souligne B. Villalba, cette posture renverrait au contraire à un choix, lié à une interprétation résolument politique de la situation d'effondrement, en particulier la conviction que le remplacement du capitalisme ne sera pas une condition suffisante à la tenue de politiques écologistes. Le neuvième péché, « une écologie de riches », se situe dans la même veine, en insistant sur la faible préoccupation à l'égard des pays du Sud. Enfin, la dernière critique, « l'oubli des non-humains », est battue en brèche par la référence constante, notamment chez P. Servigne, au reste du vivant.
- 7 Si le travail d'inventaire et de discussion de B. Villalba s'avère fort utile, c'est dans la dernière partie qu'il déploie sa principale originalité. Pourquoi tant de critiques ? Parce que, nous dit-il, la plupart des auteurs projettent sur la collapsologie leurs références habituelles : c'est, nous dit-il, semblable à la paréidolie, c'est-à-dire le fait d'identifier, par exemple dans un nuage, des formes – notre cerveau, à partir de nos savoirs antérieurs, reconstitue une perception à laquelle on peut alors donner sens. Il souligne que l'analyse des critiques adressées à la collapsologie révèle des attitudes intellectuelles problématiques. Le collapso-bashing se nourrit ainsi d'un ton polémique très stéréotypé, recyclant les mêmes formules utilisées contre l'écologie politique ou la décroissance. Au fond, nous dit B. Villalba, en mobilisant les arguments classiques issus de la pensée moderne, et des concepts éprouvés des sciences sociales, ces critiques apparaissent quelque peu paresseuses et témoignent, selon lui, d'une dimension finalement conservatrice (que ce soit dans les rangs de la gauche productiviste, de la droite libérale ou de l'expertise institutionnelle).
- 8 Dans le dernier chapitre, Villalba met en lumière les « trois causes d'incompréhension » qui rendent compte du décalage « entre ce que disent les collapsologues et ce qu'en interprètent les critiques » (p. 172). La première renvoie aux enjeux autour du concept de domination. Matrice des sciences sociales, le concept permet notamment, pour le *mainstream*, d'expliquer les conflits politiques, par exemple, dans les luttes de redistribution ou de reconnaissance (« eux » vs « nous »). Or, les collapsologues tendent à souligner que cette dichotomie est aujourd'hui insuffisante, car les différents camps

doivent faire face à des limites communes, celles de la dégradation des écosystèmes notamment. De fait, et c'est la deuxième cause d'incompréhension, la collapsologie renvoie à l'idée que « *la dimension relationnelle est centrale* »⁴ et nécessite un décentrement par rapport à l'anthropocentrisme : en ce sens, effondrements et crises écologiques ne sont pas un arrière-plan duquel on pourrait s'extirper, mais le destin commun que nous partageons avec le vivant : de ce point de vue, il existe en effet « *un travail de minimisation de la priorité sociale* », lequel d'ailleurs ne « *veut pas dire déni ni renversement de perspective* » (p. 182). Telle approche d'ailleurs n'est guère nouvelle pour qui a déjà lu les travaux de J. B. Callicott (2010)⁵. Enfin, B. Villalba souligne combien l'idée de « limites », centrale chez les collapsologues, pose souci dans les sciences sociales issues de la modernité, tant l'horizon démocratique s'est accompagné du bien-être matériel et de la consommation de masse.

- 9 En conclusion, l'auteur prône, à l'instar de la collapsologie, un pessimisme méthodologique avec trois propositions : « *concevoir la politique à partir des irréversibilités* » (p. 202) ; renoncer à s'appuyer sur les solutions philosophiques, techniques et politiques anciennes ; intervenir au cœur de la politique, en ouvrant l'espace public et en y associant la prise en compte des non-humains.
- 10 Si l'ouvrage est tout à fait convaincant lorsqu'il pointe les effets d'autorité et les différentes techniques visant à discréditer les collapsologues, demeurent cependant quelques angles morts. Quels effets provoquent ces théories sur ceux qui les lisent, s'en inspirent et tentent de faire face à l'effondrement décrit ? On reste parfois sur sa faim dans cette lecture de la critique de la critique. Si on dispose de quelques travaux éparés en la matière, qui soulignent notamment, dans une veine pragmatiste, une grande variété des pratiques, il est à souhaiter que des recherches de terrain examinent les pratiques des « *collapsonautes* » dans le détail (voir, par exemple, Tasset, 2019). Dans certaines régions isolées et plutôt propices à l'action collective, on peut se demander (avec un effet Covid-19 se rajoutant) comment ces nouvelles pratiques s'articuleront (par exemple, dans le Larzac ou sur le plateau des Millevaches). En outre, B. Villalba sous-estime peut-être le poids d'une pensée très confiante dans les données quantitatives et les simulations d'ingénieurs, qu'un certain nombre de vidéos mettent en avant dans la galaxie collapsologiste⁶. En ce sens, s'il est urgent de faire avec les limites écologiques, il reste également à approfondir les formes démocratiques permettant d'y faire face et les propositions des collapsologues ne se valent pas toutes de ce point de vue. Enfin, il faut souligner qu'au sein-même des sciences sociales, tous les paradigmes ne sont pas également indifférents au vivant : malgré certaines limites, les paradigmes du don et du *care* - qui ne sont certes pas dominants - permettent de souligner les interdépendances.

BIBLIOGRAPHIE

Callicott J. B., 2010, *Pour une éthique de la terre*, Paris, Wildproject.

Charbonnier P., 2019, « Splendeurs et misères de la collapsologie. Les impensés du survivalisme de gauche », *Revue du Crieur*, n° 13, p. 88-95.

Dupuy J.-P., 2019, « Simplismes de l'écologie catastrophiste », *AOC*, <https://aoc.media/opinion/2019/10/21/simplismes-de-lecologie-catastrophiste/>.

Jonas H., 1979 (1995), *Le principe responsabilité*, Paris, Champs/Flammarion.

Larrère C., Larrère R., 2020, *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle.

Pelluchon C., 2017, *Manifeste animaliste : politiser la cause animale*, Paris, Alma éditeur.

Plumwood V., 2015, « La nature, le moi et le genre. Féminisme, philosophie environnementale et critique du rationalisme », *Cahiers du Genre*, n° 59, p. 21-47, <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0021>.

Tasset C., 2019, « Les « effondrés anonymes » ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires », *La Pensée écologique*, n° 3, p. 53-62.

NOTES

1. Il est à souligner que les collapsologues n'ont pas reçu un accueil unanimement hostile du monde académique. Soulignons par exemple que la *Revue du Mauss* et Alain Caillé ont fait bon accueil aux travaux de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, notamment sur l'entraide, comme moteur de l'évolution, à rebours de l'égoïsme.
2. Le site <https://vincent-mignerot.fr/> ou les groupes Facebook *Transition 2030* ou *La collapsologie heureuse* par exemple.
3. Jonas (1979) propose une éthique (ou une heuristique) de la peur. Il considère qu'elle est la seule base qui pourrait permettre aux hommes de prendre conscience de la nécessité absolue de juguler la course à la destruction du déchainement technique.
4. En ce sens, les Humains ne sont qu'une part du vivant, avec lequel ils entretiennent des relations multiples de dépendance.
5. Callicott (2010 : 258) prône une éthique de la terre, qui prend en compte le « point de vue vivant et sensible qu'est celui du membre de la communauté biotique » ainsi qu'une éthique du devoir, qui implique « une attitude affective et cognitive » mêlant respect, admiration et obligation, et qui reconnaît, dès lors, l'existence d'une valeur intrinsèque et de droits à la communauté biotique dans son ensemble (vivants et non-vivants).
6. Notamment celles de Vincent Mignerot.

AUTEUR

PAUL CARY

Paul Cary est maître de conférences HDR en sociologie à l'université de Lille. Il développe actuellement des recherches autour des questions d'effondrement et co-coordonne, avec ses collègues du collectif GOUPIL, le séminaire Autour de l'écologie politique.